Document généré le 12 oct. 2024 03:16

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Alain Deneault, Thomas King

Maïté Snauwaert

Numéro 163, automne 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/83216ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2016). Compte rendu de [Alain Deneault, Thomas King]. *Lettres québécoises*, (163), 54–55.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par MAÏTÉ SNAUWAERT

☆☆☆☆☆

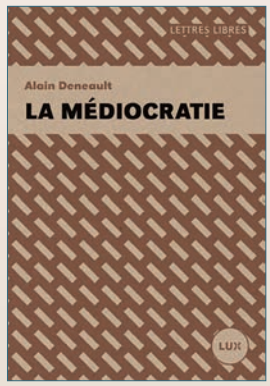
ALAIN DENEAULT
La médiocratie
Montréal, Lux éditeur, coll. « Libres Lettres », 2015, 218 p., 19,95 $.

Le courage de la pensée

La lutte d'une intelligence lumineuse contre l'anti-intellectualisme qui menace la pensée en Occident : le nouvel opus du philosophe Alain Deneault est un livre vif, indispensable, urgent, qui fait mal. Tout autant qu'il incite à l'action et à reprendre en main la réflexion.

ALAIN DENEAULT

La médiocratie, on le devine, est l'envers de la méritocratie. Le mot — qui sonne comme un parfait néologisme pour notre temps — remonte en réalité au XIXe siècle : « Dérivé de *médiocre*, créé plaisamment d'après *aristocratie* » nous indique le *Trésor de la langue française*, il est chez Balzac « pouvoir qui s'interpose, génie des obstacles » ; tandis que dans le *Journal* des frères Goncourt il désigne le « pouvoir politique aux mains de gens médiocres ». Deneault le tire quant à lui des carnets de l'un des correspondants favoris de Flaubert : Louis Bouilhet (p. 9). Il désigne « l'ordre politique de l'extrême centre » (p. 16), une forme d'abaissement de la démocratie à un jeu lâche de fausses égalités, autant que le cantonnement de tout un chacun à des ambitions impersonnelles et à des tâches limitées. Son mot d'ordre ultra-capitaliste est alors : « Jouer le jeu », dans « un manège que l'on dénonce un peu, mais sous l'autorité duquel on se place tout de même » (p. 13).



C'est le règne du mou, du tiède, de l'absence de prise de position, où l'on se contente de réitérer le même afin de ne pas trop se faire remarquer. Ce n'est pas le règne du mauvais, mais du *moyen*, du « *sans plus* », « ce stade moyen hissé au rang d'autorité » qui devient la « norme impérieuse qu'il s'agit d'incarner » (p. 6). La médiocratie s'incarne ainsi dans la figure de « l'expert », qui substitue à l'appétit de savoir non borné de l'amateur ou du chercheur le fonctionnalisme mesuré de qui sert l'idéologie en place, de qui ne parle que lorsqu'il y est invité par le pouvoir.

UN NOUVEL ÉTAT DU MONDE

L'essai décrie la nouvelle « économie du savoir », avec son système de valorisation monétaire de la recherche au détriment de l'enseignement et de l'engagement dans la pensée. Il dénonce la contamination de toutes les sphères de l'activité humaine — les arts y compris — par un modèle économique qui, à mesure qu'il gagne du terrain, dit de moins en moins son nom, la logique du marché s'affichant comme une émanation mathématique objective qui ne serait la responsabilité d'aucun. Alain Deneault au contraire donne leurs noms à ces magnats de la finance qui régissent — sans avoir été investis d'aucun pouvoir politique démocratique — « les assises de ce pouvoir ultraprivé » (p. 199). La culture et la civilisation se voient atteintes par cette démoralisation littérale du tissu social, vidé de toute éthique par la logique du profit et de la domination par l'argent, selon laquelle « l'argent en tant qu'on le concentre massivement vient pulvériser la barrière des scrupules » (p. 153).

Le livre est un appel à la mobilisation, à « la révolution » — le titre du dernier chapitre —, qui, assumant son héritage marxiste, n'est pas sans évoquer les travaux du Comité invisible en France. Il nous prévient en effet que sous la gouverne généralisée des intérêts particuliers et des petits partenariats « disparaissent subrepticement les notions fortes de l'histoire démocratique, comme le *peuple*, la *chose commune* ou le *bien public* » (p. 199). Il revient alors à la philosophie de « [non] plus dire : la corruption menace indéfiniment la démocratie, mais du principe de démocratie désormais corrompu découle un nouveau régime qui répond au nom de « gouvernance ». » Et de là de « [d]éfinir les modalités de ces nouvelles instances. Penser leur fonctionnement. Et la façon de les entraver à nouveau. » (p. 198)

De par sa langue tonique, son ton vivifiant, l'essai d'Alain Deneault est un formidable manifeste en faveur d'une intelligence critique à la fois savante et déspécialisée, et se range parmi ces « ouvrages démocratiques voués à faire avancer la pensée autant chez l'initié que chez le profane » (p. 38) que se vouent à être les essais.

☆☆☆☆

THOMAS KING
Histoire(s) et vérité(s). ***Récits autochtones***
Traduit de l'anglais (Canada) par Rachel Martinez
Montréal, XYZ, coll. « Essai », 2015, 227 p., 24,95 $.

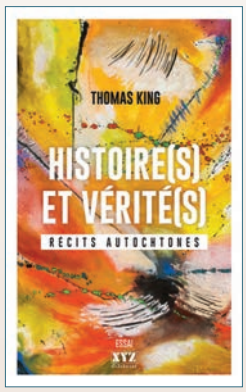
Un renouveau autochtone

Ces fictions qui animent, alimentent, et parfois pervertissent nos vies, qu'il s'agisse de nos histoires intimes ou de celles qui tissent la collectivité, Thomas King montre qu'elles fonctionnent tantôt comme de puissantes motivations, tantôt comme de puissants alibis pour perpétrer ou laisser faire des injustices.

Comme le souligne l'excellente préface d'Isabelle St-Amand, spécialiste de littérature autochtone, la sortie en français du livre de Thomas King vient à point nommé. Quoiqu'elle intervienne plus de dix ans après la sortie de l'original, *The Truth About Stories. A Native Narrative* (2003), elle rend ce texte fort accessible au public francophone alors

même que viennent de paraître le rapport final et les recommandations de la Commission de vérité et réconciliation du Canada.

> *Cette traduction française fort bienvenue vient enrichir le corpus critique et littéraire autochtone francophone, doublement minoritaire en Amérique du Nord, et ce, à un moment où enseignement, recherche et création vivent ensemble des avancées prononcées.* (p. 12)



On la doit notamment au Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés*, ce qui n'est pas sans ironie puisque ce livre vient de façon plus éminente faire le pont entre les communautés d'ascendance européenne et la culture tierce d'une minorité politique si longtemps occultée au Canada, et dont les langues ne sont d'ailleurs pas reconnues comme langues officielles.

LA FORCE DES HISTOIRES

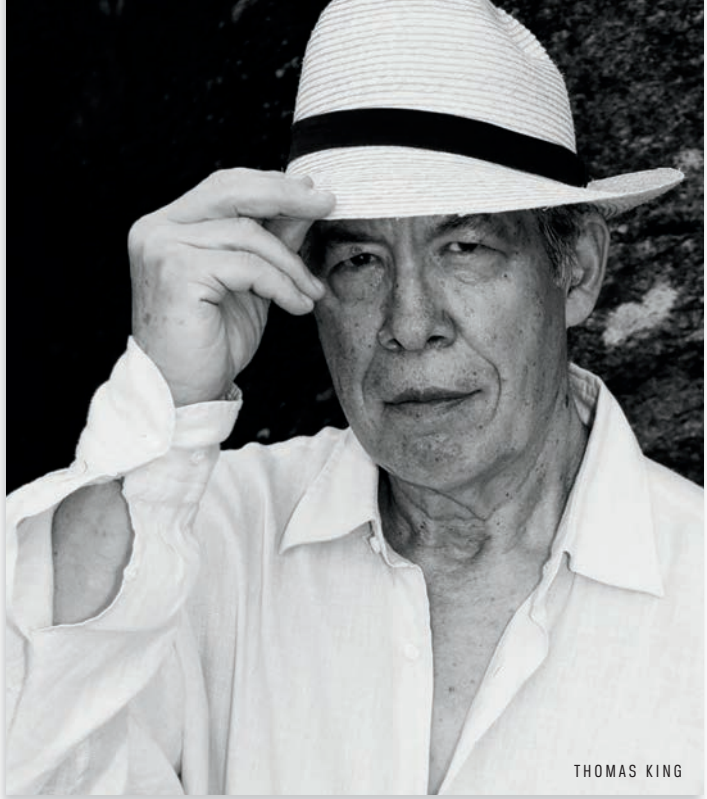
La très belle traduction de Rachel Martinez (Prix du Gouverneur général en 2005 et finaliste en 2 013) rend toute la vivacité du talent de conteur de Thomas King, lui-même Prix du Gouverneur général en 2 014 pour son roman *The Back of the Turtle*, animateur d'une émission de radio, nouvelliste et auteur d'un récit historique traduit en 2 014 sous le titre *L'Indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord*. Cette énergie de l'imagination et de la voix (p. 144) perceptible jusque dans l'écrit, elle sert justement à démystifier l'opposition binaire entre écrit et oral qui appartient à une vision occidentale du récit : chez King et selon lui, l'écrit ne nuit pas à l'oralité ni ne la réduit — sauf, dans l'entreprise ethnographique même la mieux intentionnée, lorsqu'il s'agit de consigner les histoires autochtones dans des archives imprimées que personne ne consulte : « Personne ne les lit, mais elles sont saines et sauves, pour ainsi dire. » (p. 144) C'est alors que l'écrit prend sa dimension de *lettre morte*, confinant les histoires au silence et au hasard improbable d'une rencontre avec un lecteur.

Cet art du conteur au contraire — ou du conférencier et du professeur aussi qu'est King —, c'est un art de l'écoute, de l'instant, de la relation ; aux antipodes de l'art de remettre à plus tard qui caractérise les cultures de capitalisation patrimoniale. L'auteur signale d'ailleurs, dans son riche panorama des auteurs autochtones actuels, à quel point ceux-ci sont tournés vers le présent et vers l'avenir — et non repliés sur le passé. Il s'agit alors, contre l'extinction toujours annoncée des peuples premiers, de donner à entendre une culture vivante, aujourd'hui rayonnante, locale plutôt qu'exotique.

LA VÉRITÉ EN FACE

« Si *Histoire(s) et vérité(s)* semblent vouloir se refuser aux condamnations politiques, aux discours militants et aux formules prescriptives excessivement manifestes, il n'en exprime pas moins une critique mordante du colonialisme de peuplement », écrit Isabelle St-Amand (p. 9). Cette critique, toujours portée par un humour corrosif, est vivifiante dans sa façon de faire tomber les écailles de nos yeux avec générosité, dans un geste qui est profondément de communication — le seul sentier viable sans doute vers la réconciliation.

King s'attaque particulièrement au mythe romantique de « l'Indien », cette figure de l'extinction que James Fenimore Cooper a contribué


THOMAS KING

à véhiculer par ses romans : « L'Indien noble aidait le Blanc et en mourait. L'Indien sauvage nuisait au Blanc et en mourait. » (p. 146) Cette image de la créature promise à la disparition n'a plus cessé ensuite d'être relayée par les programmes gouvernementaux, tant au Canada qu'aux États-Unis, dans leur attachement non seulement à enrégimenter les Indiens, mais encore à décider *qui* peut ou non se réclamer de ce titre, réduisant la richesse d'une culture à un « statut » légal au sein d'une société assimilatrice. Le sens étroit de l'identité — en tant que marque conférée de l'extérieur — venant alors se lier à la pureté du sang comme dans les pires régimes totalitaires. Ainsi, cet Indien fantasmé « qui pouvait être un trésor culturel, un élément de l'Antiquité nord-américaine. Une figure mythique qui pouvait refléter la force et la liberté d'un continent émergent » (p. 116) est-il, à l'instar de la frontière qui sépare les États-Unis du Canada, « une invention née de l'imagination de quelqu'un d'autre » (p. 145).

Outre le plaisir de lecture qu'il procure – et grâce à lui –, le mérite de l'essai de Thomas King est d'ajouter des histoires inédites, complexes, déroutantes, à celles trop connues et fausses de « la dichotomie cowboy-Indien » (p. 150). Par ce partage de récits qui fonde une autre politique, il en appelle à une nouvelle éthique qui ne soit pas « saisonnière », « potentielle », « instable » (p. 225), mais qui nous aide à vivre enfin ensemble.

INFOCAPSULE

André Brochu quitte *Lettres québécoises*

La direction de *Lettres québécoises* a reçu un mot d'André Brochu l'informant qu'il venait d'écrire sa dernière chronique dans le numéro 162. André juge qu'après presque vingt ans d'assiduité (il a signé sa première chronique en novembre 1998), il était temps de « laisser la place à d'autres ». Je respecte donc sa décision, mais tiens à souligner l'intelligence de ses chroniques. André avait un regard pénétrant. Il cherchait un fil conducteur capable de révéler l'essence de l'œuvre. Il le faisait avec art, car il était un styliste de grand talent, lui qui a remporté des prix prestigieux comme prosateur, poète et essayiste.

Salut André, vieil ami de toujours. Nous avons déjà fêté un demi-siècle d'amitié. Cela se poursuivra encore… (A. V.)